

Impossible Speed
par Aymeric Maury

Ses mains pianotaient frénétiquement sur le clavier du boîtier. Une minute qu'il s'évertuait à casser le code de sécurité mais rien n'y faisait. Ses paumes étaient moites. La sueur faisait luire son front et perlait au bout de ses sourcils broussailleux. Parfois, du revers de sa manche, il essuyait une goutte tombée dans ses yeux. Le temps pressait. Il fallait ouvrir cette porte avant que... Il s'arrêta. Dans son cou une pression, une sensation froide, glaciale.

*

Glacial était l'hiver, unique saison connue dans ces contrées. La nuit était balayée par le vent et la neige dessinait des tourbillons féeriques au milieu des conifères coiffés de chapeaux de glace. Personne n'aurait voulu habiter dans cette région inhospitalière où le froid ne cessait jamais, où la lumière ne parvenait au sol qu'à travers l'épaisseur compacte des arbres. Pourtant, des yeux aguerris auraient pu remarquer, au milieu de cette forêt, une fumée s'élevant vers le ciel, et un voyageur imprudent et téméraire, perdu dans les profondeurs de ces bois, y aurait peut-être aperçu une lueur. En se rapprochant un peu, il serait tombé sur ce qui ressemblait à une petite maison biscornue. Puis, en levant les yeux, il aurait pu lire sur l'écriteau accroché au-dessus de la porte : « Auberge du Grand Nord ». Mais, quand bien même un voyageur se serait aventuré jusque-là, il aurait dû, pour entrer, répondre à une énigme gravée dans le bois de la porte : « Parfois fou, parfois logique, jamais je n'existe que par ta volonté. Qui suis-je ? ».

Cependant, je sens que rester sur le seuil ne vous plaît guère et je vous vois frissonner. Alors, écartez-vous un peu, car sous aucun prétexte vous ne devez entendre la réponse, et entrons nous mettre au chaud...

La porte donnait sur une pièce immense. Des tables semblaient placées un peu au hasard et au fond, un grand homme se tenait derrière un bar, essuyant quelques verres. Il arborait une moustache blanche qui serpentait, tels deux éclairs, de part et d'autre de sa bouche. Dans une vaste cheminée crépitait un feu qui emplissait la pièce de sa chaleur et colorait les murs de ses reflets dansants. L'unique client de l'auberge était assis à la table la plus proche de l'âtre. Il buvait, affalé sur sa chaise. D'une voix enrouée, il demanda qu'on lui serve un verre. L'homme derrière le comptoir soupira mais obtempéra. Le buveur sourit au barman et avala l'alcool d'un trait, non sans en renverser un peu sur sa longue barbe blanche. Puis il se mit à renifler le fond de son verre avec son gros nez rouge de clown.

« C'est moins bon qu'avant ! éructa-t-il.

- Vu c'que tu t'es enfilé, je sais même pas comment tu fais pour sentir encore quelque chose »
répondit le barman.

C'était la même histoire chaque soir. Il venait, s'asseyait et buvait. Parfois, il restait dormir sur sa chaise, parfois il tentait de rejoindre son lit. Ce soir, fallait pas être devin, il resterait cuver son vin, jusqu'au petit matin. Tout ça à cause d'un savant, d'un génie selon certains. Il regarda la photo qui était accrochée sur la porte d'entrée. Un homme aux cheveux blancs, complètement ébouriffés, à la moustache ridicule ! Il n'avait rien trouvé de mieux à faire que de tirer la langue, en plus. Comme une ultime moquerie, comme pour insulter ceux qui avaient tout perdu par sa faute. Quelle ironie ! Et ici on n'aimait pas l'ironie... plus maintenant. Le soûlard, soudain, se leva, attrapa quelque chose dans sa poche et la lança vers

la porte. Une fléchette atterrit au milieu de la photo, juste au moment où la porte s'ouvrait pour laisser entrer un petit homme.

« Et paf ! Dans ton pif ! Albert crève en Enfer ! s'exclama-t-il.

- Il est mort, tu sais, peut plus mourir, dit le petit homme qui venait d'entrer.

- M'en fiche, il a qu'à remourir » proféra l'autre avec détermination.

Ah ! Cet Einstein, il nous aurait tout fait ! Nobel pour l'effet photoélectrique, ça ne lui avait pas suffi. Il avait théorisé la relativité restreinte, ce qui n'était au fond pas si grave, non. Le pire, c'est le tourbillon dans lequel il avait embarqué l'humanité. Car la relativité était passée de restreinte à générale. C'est là que les choses s'étaient gâtées. Si elle était générale, personne ne pouvait y échapper ! Cela n'avait d'ailleurs pas échappé aux grands scientifiques qui avaient conclu de manière univoque et unilatérale :

« Selon les lois d'Einstein, nul objet massif ne peut se déplacer plus vite que la lumière. Or le Père Noël est fortement massif. Il lui est donc dorénavant interdit de distribuer, en une seule nuit, les cadeaux de tous les enfants du monde. »

Cette découverte avait frappé de plein fouet la communauté scientifique, mais aussi la Laponie, région autrefois très active et où la joie régnait. Les usines s'étaient arrêtées, les plans sociaux s'étaient succédé et le chômage avait atteint toute la population active : elfes, lutins, rennes, personne n'avait été épargné. Le Père Noël aurait bien voulu continuer ses tournées mais malheureusement, une loi physique est une loi physique. L'univers veille au grain, rien ne lui échappe. Papa Noël avait donc dû mettre la clé sous la porte : impossible de tout faire en une nuit à cette allure d'escargot. Et dans ce bar, il ne l'avait pas fière. Tombé dans les affres de l'alcoolisme, même s'il avait gardé ses joues rebondies et son air débonnaire, il était fort mal en point. Le désespoir le rongait.

Le petit homme commanda une bière et se hissa sur un tabouret près du bar.

« Quoi de neuf, Korrigan ? lui demanda le barman.

- Oh, tu sais... la routine.

- Faudrait qu'la roue tourne.

- Mouais... pas sûr que ça arrive de sitôt. En attendant, ta Coreff est bien bonne. »

Quelques minutes passèrent, puis Korrigan reprit :

« T'entends, elle arrive ! »

Il avait raison. Dans un fracas monstrueux, la porte s'ouvrit et la Mère Noëlle entra, un rouleau à tarte à la main, ses yeux lançant des éclairs de colère.

« Qu'est-ce que tu fais encore ici, Noël ? Je t'avais interdit de venir ! »

Le Père Noël tenta de répondre mais il voulut réprimer une éructation qui se transforma en un hoquet sonore. Cela ne plut pas à Noëlle qui, outrée par tant d'impolitesse et d'inconvenance, surtout devant une dame de son rang, se jeta telle une furie sur son mari.

« Faut la retenir, elle va lui mettre un coup de rouleau ! s'écria le barman.

- Mais non, t'inquiète, c'est une pâte ! » protesta Korrigan tout en restant prudemment assis.

Et, effectivement, le rouleau s'abattit sur le crâne de Noël qui s'écrasa par terre dans un bruit monstrueux. Noëlle prit son époux par le col et le traîna hors de l'auberge.

Korrigan sortit après avoir fini sa bière. Ce soir, c'était le grand soir. Il avait préparé son plan avec minutie. Il se dirigea vers une petite grange perdue au cœur de la forêt, surplombant une falaise aux flancs menaçants. À l'intérieur, les rennes l'attendaient, déjà attelés. Il s'assit et leur dit :

« On part, mais n'allez pas trop vite ! Je ne veux pas prendre trop de poids. »

C'était la première fois qu'il allait conduire le traîneau, il n'était pas très rassuré. Il donna le signal de départ et l'attelage se mit en branle. Le mur, devant lui, fut projeté dans le gouffre de la falaise et le vent vint lui claquer au visage. Il décollait. Un instant, il eut l'impression étrange de ne plus sentir la terre ferme mais de flotter, comme suspendu dans le temps, entre la chute et le vol. Il ne put réprimer un petit cri aigu, tout à fait indigne de sa condition de courageux lutin mâle. Heureusement, personne n'avait pu ouïr la manifestation de son laisser-aller.

« Salut Korrigan, tu vas où ? fit une voix derrière son dos.

- Ahhhhhh ! » cria Korrigan d'une voix si stridente qu'il en eut mal aux oreilles.

Il se retourna et découvrit avec stupeur son neveu Origan.

« Eh ben, tonton, tu bats des records d'octave, ce soir...

- C'est pas moi, c'est les rennes, répondit Korrigan d'un air digne.

- *Ce sont*, corrigea le jeune lutin.

- Oui, *ce son* ! C'est qu'ils ont du coffre, ces rennes... À propos, qu'est-ce que tu fais là-dedans ? Et puis non, je ne veux même pas savoir. Tu restes sous les couvertures et tu ne bouges que si je te le dis ! »

Origan obtempéra sagement.

Korrigan aperçut la montagne qui se profilait à l'horizon. Il repassa dans sa tête toutes les étapes de son plan et se prépara. Le traîneau se posa dans un champ d'oliviers.

« Tu restes ici ! » intima Korrigan à son neveu.

Tapi dans la pénombre, le lutin avançait, le visage maquillé de noir. Il distinguait au loin son objectif : la station était positionnée un peu plus haut. Il longea la route qui serpentait entre les arbres, et les panneaux de signalisation lui confirmèrent bientôt, s'il en doutait encore, qu'il

marchait dans la bonne direction. Après être arrivé devant un grillage électrifié, il remonta jusqu'à un emplacement bien précis qu'il avait au préalable repéré sur les plans du site. Il creusa un trou à l'aide d'une pelle dépliable et trouva ce qu'il cherchait : les fils d'alimentation. À l'aide d'une guirlande lumineuse, il relia les deux fils pour faire un court-circuit. Elle clignota puis s'éteignit dans un claquement. L'alarme ne se déclenchait pas en cas de court-circuit et les agents de sécurité n'avaient, semblait-il, rien entendu. Korrigan avait trente secondes avant que le générateur de secours ne démarrât. Il reboucha le trou, franchit la grille et courut se mettre à couvert près du bâtiment le plus proche. Les vigiles, qui faisaient leur ronde, allaient bientôt passer juste à côté de lui. Il lui fallait absolument changer d'emplacement sans se faire repérer. Mais ses jambes étaient engourdis et ne semblaient pas décidées à le porter plus loin. La tension le paralysait. Il sentait la panique monter. Il inspira et expira plusieurs fois pour se calmer, repéra le bâtiment dans lequel se trouvait le capteur et choisit l'itinéraire le plus sûr.

En quelques secondes, il avait atteint la porte d'accès. Il crocheta la serrure à l'aide d'un bâton très fin de sucre d'orge qu'il avait lui-même confectionné pour l'occasion, puis entra. Le hall dans lequel il déboucha était prolongé par un couloir qu'il devait emprunter. Mais avant toute chose, il fallait désactiver la caméra. Il se saisit d'une boule qu'il lança comme une grenade vers l'appareil. Elle explosa, produisant un épais brouillard de neige artificielle. Korrigan traversa le corridor, pour se retrouver face à une porte verrouillée par un code...

*

Dans son cou, le canon de l'arme produisait une sensation froide, glaciale.

« Pas de mouvement brusque. Allonge-toi par terre ! » lui ordonna son agresseur.

Il allait s'exécuter quand un claquement métallique suivi d'un bruit sourd se fit entendre.

« Je l'ai eu, tonton ! »

Une cloche à la main, le sourire aux lèvres, Origan se tenait au-dessus du corps de l'agent de sécurité.

« Qu'est-ce que tu fais là ? Tu déraisonnes ! s'écria Korrigan.

- Ça va, tonton, je suis assez grand ! » lui répondit le petit lutin.

Korrigan lui sourit, se hâta de dérober sa carte au garde inconscient et entra dans la pièce.

L'émotion passée, il fallait se remettre au travail. Il allait jouer aux horlogers ! Quelques fils mal connectés changeraient peut-être quelque chose... Qui sait ?

Septembre 2011 : Le postulat d'Einstein est en péril. Des neutrinos ont été mesurés à une vitesse plus grande que celle de la lumière.

Cette année, on reprit le travail en Laponie pour un dernier Noël. Papa Noël, après une cure de désintoxication, put tirer sa révérence avec honneur et s'envola, dans des contrées plus chaudes, profiter d'une retraite bien méritée. Quant à Korrigan et à ses congénères, ils partirent s'occuper des jardins du monde, occupation favorite des lutins.